

Chapitre II

Marie Anne, dès sa rencontre avec Henri, son cavalier d'une journée de mariage, hésite puis admet qu'il ne la laisse pas indifférente. Beau gars l'Henri. Nonobstant une petite moustache ridicule, des cheveux frisés manquant de naturel. Ses façons gauches envers la gente féminine ne le desservent en rien. De peu de corpulence, svelte, le visage émacié, il dégage cependant une force insoupçonnée. Contrairement à un bon nombre d'invités mâles, il ne lève pas le coude à la moindre occasion. Ce qui lui vaut un atout supplémentaire. Il lui explique que son rôle de cavalier servant lui sied bien auprès d'elle, sans fioritures, sans chercher à en tirer avantages. Son sens de la conversation ? Avec des mots simples. Ses répliques vives dépourvues d'insolence, lui assurent un auditoire attentif. Marie Anne est conquise. Cependant elle n'ose se faire la moindre illusion. Les noces terminées il repartira dans son village, vers son St Yo. D'ailleurs, elle-même, n'est-elle pas la convoitise de son presque voisin de village, le minotier ?

Depuis des mois il essaie de lui déclarer sa flamme sans jamais oser faire le pas. Elle s'avoue qu'elle aurait dit oui. Après tout c'est un beau parti assez aisé. Carrure de minotier, allure nonchalante, il a de quoi plaire. Son moulin se voit à mille lieues. Un homme calme de surcroit.

Tout le contraire de son cavalier d'un jour. Et puis, il ne se rappellera plus d'elle ou si peu de temps.

En valsant, elle s'aperçoit qu'elle n'est plus gauche comme elle le craint d'habitude. Ses pas sont guidés sans faire le moindre effort de recherche d'équilibre. Elle ressent la gravité que met cet homme à essayer de juguler son empressement de la faire tourner vite. Au risque de dénouer une entente parfaite. Elle a cru entendre des applaudissements quand la musique s'est arrêtée. Mais ce ne sont pas eux qui l'ont fait rougir. Elle vient juste de s'apercevoir qu'il ne la pas quitter des yeux. Qu'il s'est passé quelque chose entre eux. Qu'elle est heureuse.

A l'aube de ses vingt-huit ans, Henri se dit qu'il a assez perdu de temps entre la ferme de ses parents. Les travaux d'appoint itinérants, les marchés, les coins de bistrot où aucune femme ne lui apportera ce dont il rêve : tenir son propre rôle, sa propre destinée. Il n'est pas fait pour entrer dans le moule des obéissants. Depuis trois semaines l'impatience le submerge. Ce n'est pas dans ses habitudes de ressasser des souvenirs langoureux. Ceux qui le côtoient comprennent qu'Henri amorce un virage difficile à négocier. Ne pouvant résoudre ce problème inconnu, il s'en ouvre à sa marraine, sa confidente. Pour la surprise, c'est raté, l'éclat de rire de marraine le laisse pantois.

— Mon pauvre Henri, que fais-tu encore ici ? Dame tu t'imagines que c'est elle qui va venir ? A ta place je prendrais mon vélo, j'irais lui demander si elle se souvient encore de toi ? Et si tu veux mon avis, je ne tarderais pas trop longtemps. Je crois savoir que tu as un concurrent qui ne va pas attendre cent sept ans pour quémander sa main !

A bon entendeur !